

La promesse

Tom à la ferme de Xavier Dolan, Québec, 2013, 103 min

Marie Claude Mirandette

Volume 31, Number 4, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70062ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mirandette, M. (2013). Review of [La promesse / *Tom à la ferme* de Xavier Dolan, Québec, 2013, 103 min]. *Ciné-Bulles*, 31(4), 36–37.

La promesse



Photos : Clara Palardy

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Avec son quatrième long métrage, Xavier Dolan arrive assurément là où personne ne l'attendait. Dès les premiers instants, le film installe les thèmes du deuil et de l'introspection avec les images en gros plan d'une plume glissant sur une serviette de table. Les mots éraflent la surface pour traduire les sentiments de celui qui les griffonne et que l'on découvre en *voice over*. D'emblée, le récit épouse son point de vue; on est dans son univers, sa subjectivité. Scène deux, le cadrage s'élargit et l'on distingue un Dolan-Tom esseulé roulant sur une route de campagne déserte. L'espace sonore est saturé par *Les Moulins de mon cœur*, chanté à capella, que l'on entend tandis que le conducteur les fredonne, un temps en retard. Aux plans serrés du début succèdent des plans d'ensemble; un décalage s'installe subrepticement dans l'interstice entre ces écarts perceptifs.

Le jeune *hipster* aboutit sur une ferme isolée, étrangement ordinaire, pour découvrir que la mère de son compagnon (Lise Roy) ignore tout de sa relation amoureuse avec son fils décédé. Mais pas le frère, Francis (Pierre-Yves Cardinal),

personnage mystérieux, limite psychopathe, qui cherchera par la force et l'intimidation à lui imposer une totale omerta afin de préserver une *mater dolorosa* au bord du gouffre. Le mensonge s'installe doucement dans cet univers anxieux, sans que Tom, troublé par le deuil autant que l'inquiétant pouvoir de manipulation du beau-frère, n'y offre de réelle résistance. « Avant d'apprendre à aimer, les homosexuels apprennent à mentir », disait Michel Marc Bouchard de sa pièce dont le film est tiré. Et à louvoyer.

Rejetant délibérément la fuite, Tom, après l'enterrement, rentre à la ferme dans un ralenti qui ne laisse aucun doute sur la suite des choses. On glisse dès lors dans un univers fêlé et malsain qui flirte avec l'irrationnel et l'horifique. Il se soumet à son tortionnaire, plongeant au fond de lui-même. Arborant les habits de son ex, il erre dans une léthargie bercée d'angoisse et de folie. Plus il s'enfonce jusqu'à devenir un second Guillaume, plus son corps porte les stigmates de sa mutation. Contrit autant que fasciné par le bel homophobe à l'homosexualité refoulée, il entame avec celui-ci un tango

de haine/amour dans un troublant jeu de séduction et de répulsion dont on ne sait pas toujours qui tire les ficelles. Danse, alcool et drogue participent à créer cet état entre réalité et fantasme. Ce n'est pas sans dessein que la révélation s'opèrera dans un bar où la seule figure masculine et paternelle du film — un barman interprété par Manuel Tadros — éclairera un Tom cherchant le phare qui l'extirpera de sa brume.

Du jeune homme, on ne saura au final pas grand-chose; Dolan évite le psychologisme simpliste, jusqu'à parfois confondre le spectateur — ainsi, une étonnante scène avec Evelyne Brochu, au cours de laquelle Tom tente de « rationaliser » la situation en reprenant les mots de son bourreau, laisse perplexé. Ici, un paysage automnal frissonnant les maïs séchés, là un intérieur vide et sans âme incarnent mieux que les dialogues la solitude et le désarroi de ces gens prisonniers d'eux-mêmes autant que des autres. On réalise peu à peu que c'est la mécanique même du suspense et de l'épouvante qui intéresse Dolan, et non celle du syndrome de Stockholm dont son person-



nage est assurément atteint. De *thriller* psychologique, le film verse dans l'effroi et l'horreur; derrière la façade lisse de la campagne tranquille se terre une ruralité crasse qui servira d'exutoire à son protagoniste.

Malgré quelques maladresses — la transfiguration-mutilation de Tom manque de crédibilité — et des accents de mise en scène qui hument encore la théâtralité, ce quatrième *opus* de Dolan est son plus maîtrisé. En apparence son moins personnel, mais peut-être son plus singulier. On est à des lieues des fulgurances baroques de **Laurence Anyways** et du maniérisme kitsch des **Amours imaginaires**. Au style narratif sobre, néanmoins intense, privilégié ici, se coltine un rythme soutenu par un montage ciselé ne laissant rien au hasard. La caméra d'André Turpin est chirurgicale; chaque image affiche sa présence par une composition parfaite comme un diamant brut; chaque cadrage est solide, assuré, toujours au service d'un récit qui avance à tombeau ouvert, porté par une fatalité à laquelle personne ne semble pouvoir résister. Les plans, plus incisifs, plus courts que dans

les précédents films, imposent d'emblée un suspens n'octroyant aucun répit au spectateur. La tension est d'une efficacité exemplaire, tout comme la musique appuyée, signée Gabriel Yared. On pense à Hitchcock, mais aussi à Hawks, Scorsese ou encore De Palma. Dolan s'est fait plaisir et cela se sent.

Ils sont nombreux à reprocher au réalisateur sa suffisance, son arrogance et son narcissisme. Ce serait là ne pas savoir regarder au-delà de la surface parfois clinquante de ses images. Dans cette œuvre que l'on voit se créer de film en film, commence à se dessiner une réflexion sur l'humanité, sur la question «génrée» dans une société en mutation, qui n'est pas sans résonance avec celle d'Almodovar. On pourra gloser que le style de Dolan est trop cinéphilique, qu'il abuse des clins d'œil et des citations (ici les nombreuses références aux scènes-cultes de Hitchcock, notamment celles de la douche de **Psycho** et de la poursuite dans un champ de maïs de **North by Northwest**). Mais Dolan a une vraie voix, un véritable talent. Et il a habilement su passer du statut de prodige à

celui de cinéaste, d'artiste qui n'hésite pas à se remettre en question, tout en revisitant les genres emblématiques du septième art dans une perspective hitchcocko-hawksienne. Et c'est assurément cette audace, cet esprit frondeur et cette promesse que le jury de la FIPRESCI a voulu souligner en le gratifiant du Prix de la critique à la dernière Mostra vénitienne. (Sortie prévue: automne 2013) ■



Québec / 2013 / 103 min

RÉAL. ET MONT. Xavier Dolan **SCÉN.** Xavier Dolan et Michel Marc Bouchard, d'après la pièce de ce dernier **IMAGE** André Turpin **SON** Sylvain Brassard **MUS.** Gabriel Yared **PROD.** Xavier Dolan, Nathanaël Karmitz et Charles Gillibert **INT.** Xavier Dolan, Lise Roy, Pierre-Yves Cardinal, Evelyne Brochu, Manuel Tadros **DIST.** Les Films Séville